

ALLOCUTION DE MARCEL AMONT

Chers Académiciens

Je suis très heureux, ému, de l'honneur qui m'est fait.

En quoi je le mérite ? Car j'ai la certitude que ce choix est dicté par la reconnaissance d'un mérite et non par une notoriété acquise à travers le vaste monde au bout de 70 ans de bons et loyaux services dans la chansonnette.

Je ne me suis pas illustré dans les belles lettres ; les quelques livres que j'ai commis ne sont pas dus à ma lyre hugolienne mais à mon violon d'Ingres ; par ailleurs aucun n'a été un best-seller comme on dit dans la langue de Shakespeare et de Donald Trump. Je n'ai guère brillé dans les sciences ; encore moins dans les mathématiques où j'ai toujours été d'une transparence coupable. Ma carrière militaire, limitée aux 12 mois de service national, m'a conduit au grade de soldat de 2eme classe à l'infirmerie du 93^e Régiment d'Infanterie de Courbevoie.

Alors quoi ?

La **L A N G U E** béarnaise - je dis bien la langue en pesant bien les mots.

Papa maman, paysans pauvres (ce n'est pas un pléonasme), tous deux issus d'une longue lignée de bergers de la vallée d'Aspe, s'établirent à Bordeaux où je suis né. On peut les qualifier d'immigrés de l'intérieur ; en effet comme la plupart des petits Béarnais descendus de leurs hameaux, ils étaient deux purs produits de l'école laïque et obligatoire de Jules Ferry. C'est là qu'ils avaient appris la belle langue des livres. Ils la parlaient avec un accent à couper au couteau, mais c'était celle des récitations, des lettres d'amour ; la langue du dimanche -d'ailleurs le curé faisait son sermon dominical en français, tout le monde comprenait, et le reste de la semaine l'instituteur disait du mal du curé en français également. Merci les « hussards noirs » de la République d'avoir fait d'authentiques bilingues de ces petits montagnards mal dégrossis !!

Ce n'est donc que dans la belle langue de la promotion sociale qu'à leur tour, ils s'adressaient à moi mais ils communiquaient exclusivement entre eux dans leur langue d'origine -qu'ils appelaient PATOIS sans la moindre gêne ; sans que la mémoire de l'abbé Grégoire s'en trouve offensée.

Vingt années passèrent ainsi de la façon la plus naturelle qui soit, et qui reprit lorsque, devenus retraités, ils me rejoignirent à Paris.

*

Mon merveilleux et difficile métier d'artiste globe-trotter accapara toutes mes forces, toute mon attention, mais, entre deux tournées, je venais me ressourcer dans la quiétude familiale, parents compris, comme aux temps, encore proches, de ma jeunesse bordelaise.

Jusqu'au jour où survint le drame absolu : la disparition de ma mère (tout comme certains sont des fils à papa, moi je fus intensément fils à maman).

C'est à cette époque-là qu'une force insoupçonnée me poussa à en savoir plus sur le pays de mes origines, ce Béarn si présent et en même temps si mystérieux à bien des égards.

C'est ainsi que je découvris **Les POETES** -Nos poètes.

Le choc !

Auparavant, Il pouvait m'arriver de tenir, à l'occasion des grandes vacances, quelques petites conversations avec des parents, des amis ; je savais pratiquement toutes les chansons de Despourrins, reprises à trois voix avec les gars du village. Mais loin de moi l'idée que mon béarnais prêt-à-porter pourrait un jour aider, même modestement, le combat culturel de ceux qui sont aux avant-postes depuis toujours.

Nul ne contestera les immenses bienfaits que la langue française a apporté à tous les habitants de l'Hexagone - vive(nt) Ronsard, La Fontaine, Molière , Victor Hugo, Baudelaire et tous les autres ! -mais toujours est-il que, du moment où j'ai eu la révélation de la richesse des poètes-bien-de-chez-nous-et-pas-d'ailleurs (!), j'en suis devenu, à mon tour, un défenseur totalement convaincu.

Mes chers parents ont ignoré que, dans **leur L.A.N.G.U.E de tous les jours**, d'aussi grands talents se soient exprimés. C'est une erreur et une injustice car connaître les sonnets de Gassion et les poèmes d'Alexis Peyret ou Jean-Baptiste Bégarie (voir plus loin) n'aurait porté aucun tort à notre chère République une et indivisible !

.....
.....

Voici, au passage, quelques citations sur ce qu'il est convenu d'appeler les langues régionales :

François Bayrou dans « Le droit au sens » - « ***On ne peut pas prendre la défense des langues majoritaires et prôner l'abandon et la disparition des langues minoritaires*** ».

Noam Chomsky, célèbre linguiste américain « ***La hiérarchie que l'on établit habituellement entre la langue et le « patois » relève uniquement de la politique*** ».

Christian Laborde « ***Un peuple qui demande le droit de parler sa langue n'est pas un peuple qui se replie, c'est un peuple qui se déploie*** ».

Frédéric Mistral « ***Un peuple, s'il tient sa langue, tient les clés de sa prison*** »

« ***Tant qu'un peuple vaincu parle une autre langue que celle de son vainqueur, la meilleure part de lui-même est libre encore*** »

... Charles de Gaulle !!

*

Une anecdote fera mieux comprendre ce que je ressens : j'étais ami avec le cinéaste Henri Verneuil, de son vrai nom Achod Malakian, né de parents arméniens rescapés du massacre et, devenus Français autant dire par hasard.

Il m'avait dit ceci qui m'avait frappé : « *mes enfants et ma femme ne parlent pas ma langue d'origine mais, quand j'ai le cafard ou des soucis, tout seul dans mon bureau, je prends un livre de poésie arménienne. Et là, au calme, isolé du monde, loin des bruits de la ville et des tracas du quotidien, je suis bien. Je suis AILLEURS* ». Je ne saurais mieux dire... Même si je ne suis pas né « au pays », si je n'y ai guère vécu et si l'essentiel de ma vie est ailleurs, je suis Béarnais à ma façon. Je ne veux pas me parer des plumes du paon en me faisant le chantre autoproclamé d'un certain « devoir de mémoire » culturel. Disons que, dans la mesure de mes moyens, j'ai simplement apporté ma pierre à ce modeste édifice qui m'est cher : j'ai mis quelques-uns de ces poètes en musique ; j'ai contribué à faire revivre la mémoire d'Alexis Peyret, célèbre en Argentine, oublié *a casa* ; j'ai écrit deux livres et aussi quelques chansons, surtout celle que je dédie à ma mère -chose que je n'aurais jamais osé faire en français.

Je ne vais pas me complaire à vanter mes propres mérites dans ce pacifique combat, mais on peut compter sur mon entière bonne volonté !